

# le moment Macron

Jean-Noël  
Jeanneney

Seuil





le moment  
Macron



Jean-Noël Jeanneney

---

le moment  
Macron

un président  
et l'Histoire



Seuil

A. LAPOUJADE

ISBN 978-2-02-138449-9

© Éditions du Seuil, octobre 2017

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L. 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

[www.seuil.com](http://www.seuil.com)

## Introduction

### Un moment et beaucoup d'Histoire

Il nous a fait part de sa certitude, dès le 8 mai 2016, à Orléans : « Le passé, toujours, brûle notre époque et le présent est gros de ce qui a été. » Le président qui nous est advenu, celui qu'une large majorité des Français a placé, le 7 mai 2017, dans la responsabilité première du pays, pour cinq ans – au moins – éprouve pour l'Histoire une dilection particulière. Donc il faut saluer le recul qu'il marque, se réjouir d'une culture enrichie de sources diverses, apprécier qu'il ait le goût d'en faire état et usage. Puis, aussitôt, dans le moment bref où, contre beaucoup de prévisions contraires, vient d'éclater sa gloire républicaine, le prendre au mot. Entendons : considérer les relations que ce destin à peine éclos entretient avec l'Histoire. En attendant de savoir et de juger ce qu'il en fera.

Chacun des chefs de l'État antérieurs nourrissait une idée spécifique du passé de la France et du monde. Celle du nouveau président a été marquée par un accès

privilegié à une certaine philosophie quant à ce qui fut. Il manifeste des convictions que celle-ci colore et qui sont vouées à influencer ses décisions et ses comportements. Il en a souvent parlé. Ses écrits apportent des éclairages, comme aussi diverses interviews<sup>1</sup>.

« Nous avons besoin, dit-il, d'un enracinement historique pour entrer dans la modernité<sup>2</sup>. » Au fil de l'autobiographie qu'il a proposée dans le livre-programme de sa campagne intitulé *Révolution*<sup>3</sup>, il explique ce qu'il doit à Paul Ricœur, à son œuvre, à sa personnalité. Il l'a aidé dans la préparation du livre important qu'est *La Mémoire, l'Histoire et l'Oubli*<sup>4</sup>, publié en 2000. L'auteur le remercie, en tête de l'ouvrage, pour « une critique pertinente de l'écriture et la mise en forme de l'appareil critique ». Et voici l'hommage réciproque du disciple à son maître : « Aux côtés de Ricœur, j'ai appris le siècle précédent et appris à

1. Notamment au *1 Hebdo*, 8 juillet 2015 (interview reprise dans *Macron par Macron*, Avignon, Nouvelles éditions de l'Aube, coll. « Le 1 en livre », 2017), à *Challenges*, 16 octobre 2016, à la revue *L'Histoire*, hors-série, avril 2017, p. 12-15, et surtout l'entretien qu'il a eu, sur France-Culture, avec Emmanuel Laurentin, dans l'émission *La Fabrique de l'Histoire*, au cœur de sa campagne, le 9 mars 2017 (en ligne).

2. *La Fabrique de l'Histoire*, France-Culture, 9 mars 2017.

3. Emmanuel Macron, *Révolution*, Paris, XO, 2016 ; Pocket, 2017. J'utilise pour les références l'édition de poche.

4. Paul Ricœur, *La Mémoire, l'Histoire et l'Oubli*, Paris, Seuil, 2000 ; « Points Essais », 2003.

penser l'Histoire. Il m'a enseigné la gravité avec laquelle on doit appréhender certains sujets et certains moments tragiques. Il m'a appris comment penser les textes au contact de la vie. Dans un va-et-vient constant entre la théorie et le réel, Paul Ricoeur vivait dans les textes, mais avec cette volonté d'éclairer le cours du monde, de construire un sens pour le quotidien [...]. On est ce que l'on apprend à être à côté de ses maîtres. Ce compagnonnage intellectuel m'a transformé. [...] J'ai eu cette chance et je la sais<sup>1</sup>. »

On se souvient de ce qu'un prédécesseur d'Emmanuel Macron, Charles de Gaulle écrivait, encore obscur, dans *Vers l'armée de métier*, en 1934 : « La véritable école du commandement est celle de la culture générale. Par elle, la pensée est mise à même de s'exercer avec ordre, de discerner dans les choses l'essentiel de l'accessoire, [...] de s'élever à ce degré où les ensembles apparaissent sans préjudice des nuances. Pas un illustre capitaine qui n'eût le goût et le sentiment du patrio-  
moine de l'esprit humain. Au fond des victoires d'Alexandre, on retrouve toujours Aristote<sup>2</sup>. » On ne songe pas à écraser le nouveau président de la Répu-

1. Emmanuel Macron, *Révolution*, *op. cit.*, p. 25-26. Cf. aussi son interview à *L'Obs*, 16 février 2017.

2. Charles de Gaulle, *Vers l'armée de métier*, Paris, Berger-Levrault, 1934 (chap. III, « Du commandement »), in *Le Fil de l'épée et autres écrits*, Paris, Plon, 1990, p. 322.

blique en l'assimilant à Alexandre, pas plus que Paul Ricœur à Aristote. Mais à hauteur des principes, il s'agit bien de la même conviction.

« La gravité avec laquelle on doit appréhender certains moments tragiques... » Emmanuel Macron, écrivant ces lignes à propos de Ricœur, dut avoir en tête le mot fameux de Raymond Aron sur Valéry Giscard d'Estaing : « Ce jeune homme ne sait pas que l'Histoire est tragique<sup>1</sup>... » Ce président qui avait supprimé la commémoration du 8 mai 1945, date de la victoire des Alliés sur l'Allemagne nazie, qui, dans ses vœux du 31 décembre 1976, avait appelé ses compatriotes « à ne pas se laisser accabler par les rhumatismes de l'Histoire », qui ne voyait guère celle-ci que comme un poids dont il convenait de se libérer. Voilà bien un propos que l'on ne risque pas d'entendre dans la bouche d'Emmanuel Macron. Pour lui, décidément, « l'Histoire est redevenue tragique<sup>2</sup> ». Et dès son grand meeting de Bercy il a cité le discours d'Albert Camus lors de la réception de son prix Nobel à Stockholm, en 1957 : « Chaque génération, sans doute, se croit vouée à refaire le monde. [...] La tâche de la nôtre est

1. « La formule est authentique, je m'en suis assuré auprès d'une bonne source », dit Pierre Vidal-Naquet dans « La passion et la distance », *Le Débat*, n° 75, mai-août 1993, p. 187-188.

2. Cf. son interview du 22 juin 2017 à huit journaux européens, dont *Le Figaro*.

peut-être plus grande. Elle consiste à empêcher que le monde ne se défasse. »

L'Histoire se doit, nous dit Emmanuel Macron, de forger « l'appartenance » au pays de France pour servir une « fierté collective ». « L'Histoire, écrivait en 1903 l'historien renommé de la Révolution que fut Alphonse Aulard, demeurera toujours la nation prenant conscience d'elle-même<sup>1</sup>. » Mission primordiale : elle concerne directement le rôle que le nouveau chef de l'État s'assignait à lui-même lorsqu'il disait, dès octobre 2016, que « l'exigence d'incarnation », qui « est une des fonctions essentielles de la charge présidentielle », doit spécialement s'ancrer dans le passé.

« L'incarnation »... Lucien Febvre consacra un jour son propos, dans un symposium de savants, à la question de la rencontre entre un homme et un peuple. Il y observait que, traditionnellement, la trame de l'Histoire « a d'abord été faite de grands personnages », qu'elle a été « tissée d'eux ». Il écrivait : « Ce qui importe à l'Histoire, c'est moins sans doute ce qu'il y a d'exquis, de rare, de singulier dans un individu que le combat passionnant de l'homme d'exception et de la masse

1. Cité par Olivier Dumoulin, « Histoire et historiens de droite », in Jean-François Sirinelli (dir.), *Histoire des droites en France*, t. 2 : *Cultures*, Paris, Gallimard, 1992, p. 355.

qu'il incarne, mais qui l'use : combat d'où ne résulte jamais la victoire sur l'autre d'un des deux combattants, l'Histoire n'est pas si simple, mais la naissance, émouvante et maladroite, d'un compromis. D'une œuvre qui n'est plus tout entière ni le fait de l'homme qui a libéré des forces, déclenché des événements prêts à se produire, ni le fait des collectivités dressées à l'appel d'un individu pour réaliser, sous son couvert, leurs tendances obscures, leurs désirs patients, leurs volontés<sup>1</sup>. »

De ce compromis dont parle Lucien Febvre – et il ne le prend pas en mauvaise part – on ne peut dessiner les contours que si l'on fait intervenir dans le jeu la question, qui l'éclaire, des rythmes différents qui s'entrecroisent dans l'évolution des choses humaines. Il s'agit de la rencontre, d'âge en âge, pour la coagulation de chaque instant particulier, entre les émotions de la surface, où le hasard joue un grand rôle, et les courants profonds qui se meuvent à d'autres allures. « Une présidence de l'anecdote, de l'événement et de la réaction banalise la fonction, dit Emmanuel Macron. Ce type de présidence ne permet pas de se réconcilier avec le temps long et le discours du sens. À l'inverse, dans une présidence de type gaullo-miterrandien, la

1. « L'individualité en Histoire, le personnage historique », in *L'Individualité. Troisième semaine internationale de synthèse*, Paris, Félix Alcan, 1933, p. 123-138.

recherche d'un champ, d'une focale éloigne du quotidien et installe un rapport différent à l'actualité<sup>1</sup>. » Il s'agit en somme de se protéger contre les fausses évidences de l'apparence des choses.

Le chef de l'État a ainsi théorisé cet aspect essentiel de la démocratie dans un monde accablé par la pression de l'immédiat. « Il faut retrouver le sens du temps long et tracer une vision<sup>2</sup>. » Il a fustigé, dans son « discours du trône » du 3 juillet, à Versailles, la « République du souffle court ». Il en faisait déjà le centre d'une réflexion à l'approche de la présidentielle de 2012 (ce « spasme ») dans un article pour ses amis d'*Esprit*, en évoquant le « hiatus entre l'émergence des problèmes de long terme, complexes, structurels, parfois mondiaux, et les urgences économiques, sociales, démocratiques dont le non-traitement est perçu comme insupportable par les opinions publiques<sup>3</sup> ».

L'historien, qui aime à confronter de la sorte les trajets individuels et les épisodes soudains avec les forces profondes, s'apprête à trouver ainsi sa provende dans l'aventure qui met Emmanuel Macron là où il est placé désormais. Citoyen, il lui souhaite le succès. Intellectuel, il est porté à considérer, comme le nouveau pré-

1. *Challenges*, 16 octobre 2016.

2. Emmanuel Macron, *Révolution*, *op. cit.*, p. 232.

3. « Les labyrinthes du politique. Que peut-on attendre de 2012 et après ? », *Esprit*, mars-avril 2012, p. 106-115.

sident lui-même, la diversité des allures du temps à laquelle il se confronte, en notre nom, dès ce moment bref de ses premiers jours.

Entre la promptitude des événements qui se confond presque avec l'immédiateté et la permanence des mentalités qui font croire à leur immobilité, un large éventail est ouvert. Seule la connaissance lucide de ce que Jacques Le Goff a appelé un « feuilleté temporel » permet une action efficace. Car elle détermine en chaque occurrence la liberté des acteurs, et d'abord du premier d'entre eux. Ce qui fut pèse sur ce qui advient, mais sans déterminisme. Il faut, comme le dit Emmanuel Macron, après Ricœur et beaucoup d'autres, « défataliser » l'Histoire et restituer rétrospectivement le buissonnement des possibles qui n'advinrent pas<sup>1</sup>. Ce qui ne fait que souligner implicitement la pleine responsabilité qu'il assume ainsi et la complète autonomie de notre propre regard critique.

Pour assurer cette latitude d'action, pour « dépasser l'horizon électoral », il faut « entretenir un rapport fort aux idées [...], une capacité à énoncer du sens et une direction ancrée dans l'Histoire du peuple français ». Cela suppose que le pouvoir politique cesse

1. Au micro d'Emmanuel Laurentin, *La Fabrique de l'Histoire*, France-Culture, 9 mars 2017.

de se vouloir « maternant plus que pédagogue » et qu'il appuie cette pédagogie, sans en avoir la crainte, sur une idéologie lentement forgée et portant une vision de la société et de sa transformation : laissant à l'administration, qui travaille dans un autre ordre, le soin de mettre cela en musique<sup>1</sup>.

Puisqu'il s'agit de triompher de la dictature du « court-termisme », cette liberté ne peut se construire et s'affirmer qu'à partir des précédents propres à porter des leçons utiles sur la complexité des allures du temps. Ces précédents ont été proposés à foison dans la presse depuis quelques mois. Avec une pertinence inégale, mais de façon toujours stimulante. Y revenir sous l'angle qui est ici le nôtre peut contribuer à dissiper quelques émotions fugitives et à mieux hiérarchiser l'essentiel, dans ce moment important pour la France.

Tel est le propos de ce livre. Tout en s'enracinant dans la longue durée, il est porté par l'urgence. Comme toujours, à hauteur d'Emmanuel Macron comme à celle de ses compatriotes, l'Histoire alimente l'Histoire. J'imagine que psychologues, sociologues, économistes ne manqueront pas, chacun selon sa vocation, d'apporter sur lui, sur ses réussites et sur ses échecs, leur lumière.

1. « Les labyrinthes du politique. Que peut-on attendre de 2012 et après ? », art. cité.

*le moment Macron*

À leur côté, l'historien, qui se mêle toujours du rythme compliqué des choses, des rebonds et des surprises, a son mot à dire. Voici le mien.

1<sup>er</sup> juillet-28 août 2017

## 1. Rythmes pour un succès

### Révolution ?

Révolution ! Emmanuel Macron a choisi d'en brandir le cri. Il a intitulé ainsi, d'un seul mot, le livre par lequel il s'est présenté aux Français qu'il espérait devenir ses électeurs. Ce parti pris n'est pas sans risque. Car c'est un rude vocable. Son poids a pu varier, à travers les siècles. Mais il conserve sa charge de violence autant que de courage. Tout en posant son défi propre, dont on vient de voir la portée : l'instant ou la durée ?

Il a charrié, au cours des siècles, dans ses pérégrinations lexicales, dans ses modulations sémantiques, des significations diverses et même opposées et, parmi tant d'ambivalence, on s'interroge sur le point où il convient de faire s'arrêter le curseur pour fixer un mot aussi nomade ; un mot que d'autres, à la gauche d'En marche !, continueront de revendiquer farouchement pour eux seuls.

Mona Ozouf et Alain Rey se sont attachés jadis, à l'occasion du bicentenaire de 1789, l'une en historienne, l'autre en linguiste, à retracer cette aventure langagière<sup>1</sup>. Le terme apparut aux XII<sup>e</sup> et XIII<sup>e</sup> siècles, à partir de la racine latine *volvere*, qui signifiait rouler en arrière, souvent pour un retour au point de départ. Il migra ensuite de la cosmologie, de l'astronomie vers les hommes. En trois siècles, il descendit du ciel sur la terre et il en vint à évoquer les phénomènes humains par référence à des lois imposées d'en haut. Ensuite l'idée de cycle toujours recommencé, selon un registre astral ordonné par Dieu, selon une mécanique parfaite, laissa la place, à partir des XVII<sup>e</sup> et XVIII<sup>e</sup> siècles, à un usage politique du terme. On passa de la sérénité de l'inévitable prédéterminé, tantôt bienvenu, tantôt sinistre, à l'idée d'une puissance venant briser le cours ordinaire des choses, donc à un regard se focalisant sur la chute de régimes culbutés. Emmanuel Macron ne se situe sûrement pas dans l'idée d'un mouvement cosmique sur lequel la détermination des acteurs n'aurait pas prise, mais on n'imagine guère qu'il puisse rejoindre, en face, une telle intensité de brutalité...

1. Mona Ozouf, article « Révolution », in François Furet et Mona Ozouf, *Dictionnaire critique de la Révolution française*, Paris, Flammarion, 1988, et Alain Rey, *Révolution. Histoire d'un mot*, Paris, Gallimard, coll. « Bibliothèque des Histoires », 1990. Cf. aussi Michel Biard « Vingt ans après, retour sur *Révolution. Histoire d'un mot* », in François Gaudin (dir.), *Au bonheur des mots. Hommage à Alain Rey*, Mont-Saint-Aignan, Presses universitaires de Rouen et du Havre, 2014, p. 85-101.

L'Angleterre s'enorgueillit de sa « Glorieuse Révolution », qui ramena sur le trône, en 1688, la dynastie d'Orange et qui n'aurait (chose d'ailleurs légendaire) pas fait couler une goutte de sang. C'est une restauration encore et il y survit le sens d'un retour à l'ordre ancien, selon un cycle corrigeant un monde dérégulé. La Révolution américaine, en revanche, premier grand moment d'une décolonisation, se voulut tournée vers l'avenir.

Un basculement s'imposa ainsi au XVIII<sup>e</sup> siècle, sur le fond d'un renouveau philosophique et scientifique. La conviction s'affirma qu'il revenait au peuple de « secouer la fatalité historique », ce qu'exprima Mably dès 1750 dans *Les Droits et devoirs des citoyens* : on associa désormais la notion de révolution à la mise en mouvement de la volonté des citoyens au service de leurs droits. Mais à quel prix ? Désormais, note Mona Ozouf, « le caractère imprévisible l'emporte sur le prévisible, le désordre sur l'ordre, l'extraordinaire sur l'ordinaire ».

Dès lors, l'attention commença d'être portée sur cette diversité des allures superposées de l'Histoire qui a été évoquée plus haut : la brutalité d'un événement soudain ne devant pas masquer la longue durée des mutations lentes qui y conduisent et qui seules peuvent expliquer sa portée et son influence concrète. Ainsi Montesquieu observait-il : « Il faut parfois bien des

siècles pour préparer les changements, les événements mûrissent et voilà les révolutions... » Et Voltaire de distinguer, pour sa part, les « révolutions des trônes », qui ne sont impressionnantes qu'en apparence, de celles qui changent un pays, lentes, profondes, irrésistibles.

Ainsi se prépare la dénomination du grand épisode français qui s'ouvre en 1789. « La date déchaîne un nom », dit Alain Rey. Un temps, le destin du vocable hésite encore. Hannah Arendt l'a fait observer : lorsque le duc de La Rochefoucauld-Liancourt, annonçant la nouvelle de la prise de la Bastille à Louis XVI, dans un épisode fameux, récuse l'idée de « révolte » qu'emploie le souverain : « Non, Sire, c'est une révolution », on est encore dans la métaphore astronomique, « mais ici l'accent est mis sur l'irrésistibilité du mouvement linéaire au détriment de l'inévitable mouvement rotatoire, cyclique ». Ce mouvement, « il n'est pas au pouvoir des humains de l'arrêter » car « il constitue une loi en tant que telle »<sup>1</sup>.

Michelet peut bien écrire à propos de 1789 : « Le temps n'existait plus, le temps avait péri. » Il n'empêche que s'affirme un rythme intermédiaire entre la brièveté d'une convulsion et le long terme d'une mutation. Emmanuel Macron y a-t-il songé en choisissant son

1. Hannah Arendt, *Essai sur la Révolution*, Paris, Gallimard, 1967, p. 65.

Hamadi Redissi  
*La Tragédie de l'islam moderne*  
2011

Élisabeth Roudinesco  
*Lacan, envers et contre tout*  
2011

François Bon  
*Après le livre*  
2011

Yves Citton  
*Renverser l'insoutenable*  
2012

Ami Bouganim  
*Vers la disparition d'Israël ?*  
2012

Raphaël Liogier  
*Le Mythe de l'islamisation*  
2012

Mireille Delmas-Marty  
*Résister, responsabiliser, anticiper*  
2013

Dominique Rousseau  
*Radicaliser la démocratie*  
*Propositions pour une refondation*  
2015

Fethi Benslama  
*Un furieux désir de sacrifice*  
2016

Sylvie Laurent  
*La Couleur du marché*  
*Racisme et néolibéralisme aux États-Unis*  
2016

Frédéric Lordon  
*Les Affects de la politique*  
2016

Olivier Roy  
*Le Djihad et la Mort*  
2016

Didier Fassin  
*Punir : une passion contemporaine*  
2017

Carolin Emcke  
*Contre la haine*  
*Plaidoyer pour l'impur*  
2017